16°Y2
1082
(1)

P. J. BONZON

AMADI
ou le petit roi d'ébène



BIBLIOTHÈQUE

DE

"TANTE MARINETTE"

MAMADI

ou

le petit roi d'ébène

par P. J. BONZON

Mamadi est un petit noir de Guinée que la curiosité pousse à monter clandestinement dans un avion prêt à s'envoler pour le pays des hommes blancs.

Le pauvre enfant ne se doute pas des aventures qui l'attendent... Recueilli par un orphelinat où il est malheureux, il tentera de s'enfuir. Placé ensuite chez de frustes villageois il ira à l'école et l'affection d'une fillette de son âge lui fera paraître moins rude l'hiver des pays froids.

Hélas ! Isabelle, sa petite camarade, quitte le village et il cherche à la rejoindre avec l'aide d'un vieux chemineau... Tout finira bien. Mamadi retrouvera Isabelle et pourra repartir sur les ailes d'un « grand oiseau » vers sa brousse natale.

Beaucoup d'émotion dans ce livre où le dépaysement profond du négrillon, son ingénuité, sa naïve poésie, en font un être attachant qu'on ne peut s'empêcher de plaindre et d'aimer.

●

EDITIONS MAGNARD

122, Bd Saint-Germain, PARIS (6e)

MAMADI

OU

LE PETIT ROI D'ÉBÈNE



16° Y²
1082
(17)

DL. 14 6 1954 - 07411



BIBLIOTHÈQUE DE TANTE MARINETTE

PAUL-JACQUES BONZON

MAMADI

OU

LE PETIT ROI D'ÉBÈNE

ROMAN

•

Illustrations de Christian FONTUGNE

ÉDITIONS MAGNARD
122, Boulevard Saint-Germain, PARIS-VI^e^

DANS LA MEME COLLECTION :

Par **René GUILLOT**
L'AVENTURE DE BUSCAMBILLE

Par **Pierre MARIEL**
ROSINE ET LE PRINTEMPS

Par **L. BOURLIAGUET**
HOTOTOGISU, LE ROSSIGNOL DE MINUIT

Par **André BARUC**
GOBE-LUNE
LES CONTES DE LA ZEROSIEME

Par **M. A. de MIOLLIS**
LES ECOLIERS DE VILLEMER
LE BERGER DU VAL D'OR
LES SAUVAGEONNES
HISTOIRE DE TROIS PETITS ARTISTES
(Le Théâtre bleu)

EN ROUTE !
TETE DE MULE
A L'HOTEL DE L'OURS BLANC
GITA, LA PETITE BOHEMIENNE
UNE FAMILLE A L'ENVERS
MAISON A VENDRE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

LOUTSI-CHIEN (Bourrelier, éditeur).
DELPHE LE MARIN (Sudel, éditeur).
LE JONGLEUR A L'ETOILE (Hachette, éditeur).

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous Pays y compris la Russie
Copyright 1953 by Editions Magnard, Paris

A mon fils JACQUES.

I

TOMBÉ DU CIEL

Un épais brouillard, silencieux comme la nuit, avait déployé sur la terre ses longs rouleaux de coton gris. Et quel coton !... On ne voyait rien à dix pas. L'herbe courte de l'immense champ s'était couverte d'une myriade de perles glacées que le soleil ne transformerait pas, ce matin-là, en autant de brillants.

Sur l'herbe mouillée, deux hommes s'en allaient, le col de fourrure relevé, la bouche auréolée de leur haleine.

— Mauvais temps, murmura l'un d'eux...

— Sale temps, là-haut, reprit l'autre en s'arrêtant pour rallumer sa pipe.

Les deux ombres se turent et reprirent leur marche. Sans doute, malgré le brouillard, savaient-elles où elles allaient, ces ombres, car elles n'hésitaient pas.

Soudain, l'un des deux hommes s'arrêta, tendit le doigt.

— Tu as vu ?

— Non !

— Juste devant nous, quelque chose de sombre !

L'autre se mit à rire.

— Un mirage !... comme au-dessus du Sahara... ou alors quelque chien égaré !

— Non, pas un chien, on aurait dit que ça se tenait debout. C'est parti de ce côté.

Ils se détournèrent de leur chemin dans la direction où l'ombre avait disparu. L'herbe mouillée crissait sous leurs bottes. Ils trébuchaient à chaque motte de gazon.

— Je crois que c'est par là...

Ils se trouvèrent devant une balise, un de ces poteaux aux couleurs vives qui bornent les champs d'aviation.

Une forme venait d'émerger derrière la poutre de bois. Ils approchèrent sans bruit. Replié sur lui-même, comme un lièvre traqué au gîte, un petit enfant noir se tenait accroupi, la tête sur les genoux, les jambes serrées entre les

bras. Il était à peu près nu, un petit pagne de mauvais coton lui couvrant juste les reins.

— Que fais-tu là, mon petit ?

Le négrillon se recroquevilla davantage.



Le plus grand des deux hommes...

Alors, le plus grand des deux hommes se pencha et le souleva dans ses bras. L'enfant tremblait si fort de peur et de froid que l'autre enleva vivement sa veste fourrée pour l'en couvrir.

Quelques instants plus tard, ils pénétraient dans une petite salle basse bien chauffée où des

buveurs jouaient aux cartes en fumant. Toutes les têtes se retournèrent.

— Oh ! Un petit noir !

Immédiatement, un cercle se forma.

— Où l'avez-vous trouvé ?... Que faisait-il sur le terrain ?...

Les questions pleuvaient.

— Pauvre gosse, murmura un pilote, il grelotte.

Il tenta de le prendre pour le déposer à terre près du poêle. Le négrillon se cramponnait de toutes ses forces, comme une chauve-souris s'aggripe à une poutre, à la veste fourrée de celui qui le tenait. On lui aurait brisé les doigts plutôt que de lui faire lâcher prise.

Au même moment, entrait la tenancière de la cantine. Voyant tout ce monde près du poêle, elle se fraya un passage.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle en levant les bras, un petit nègre !...

Elle aussi voulut toucher l'enfant, essayer de le prendre. Peine perdue. Il se raidit de plus belle. Cependant, au bout d'un moment, cette douce voix de femme au milieu des rudes voix d'hommes chassa sa frayeur. Il se laissa déposer à terre près du poêle. La tête baissée pour ne pas voir les visages qui l'entouraient, il éten-

dit instinctivement les mains en avant pour accueillir la bonne chaleur.

— Pauvre petit Bout-de-Réglisse, murmura la vieille femme en passant la main dans les noirs cheveux crêpus, tu dois mourir de faim?... Tu aimes le chocolat?...

Le négrillon ne répondit pas. Comprenait-il cette langue ? Il leva pourtant les yeux vers la cabaretière qui s'exclama :

— Mon Dieu, qu'il est beau !

Il était très beau, en effet, avec ses cheveux frisés comme une toison d'agnelet et son grand regard profond. Quel âge pouvait-il avoir? Sept ans, huit ans?... Assurément pas davantage.

Tandis que le chocolat chauffait, les curieux ne cessaient de s'interroger. D'où pouvait bien venir cet enfant? Etait-il arrivé par avion, dans la nuit?...

Son chocolat prêt, la cabaretière prit l'enfant par la main et le conduisit vers une table. Surpris, le négrillon hésita. Mais l'odeur du chocolat effleura ses narines. Tout tremblant, il se laissa asseoir et jeter, sur les épaules, le grand châle de la brave femme.

— Bois, mon petit.

Le petit noir saisit le bol à pleines mains et le vida d'un trait. Oh ! le miracle d'un bon chocolat chaud et velouté ! Son atroce peur s'était

évanouie. Le monde qui l'entourait n'était donc pas un monde ennemi? Ses grands yeux profonds firent lentement, gravement, le tour de la salle, puis se fixèrent sur celle qui lui avait versé le chocolat. La vieille femme sourit. L'enfant sourit à son tour et, brutalement, se jeta vers elle en criant :

— N'na !... N'na !...

Les assistants se regardaient, bouleversés, quand la porte de la buvette s'ouvrit. Un personnage à casquette galonnée s'approcha, examina l'enfant et interrogea longuement les deux aviateurs qui l'avaient découvert sur le terrain d'atterrissage. D'où venait ce négrillon? Le mystère demeurait entier. Plusieurs aviateurs trouvèrent qu'il ressemblait aux petits noirs de Guinée ou de la Côte d'Ivoire. Deux avions n'étaient-ils pas arrivés de ces lointains pays, la veille au soir? L'homme galonné hocha la tête. Vainement, il tenta d'interroger l'enfant. Celui-ci ne répondait rien. D'ailleurs, la voix sourde de l'officier lui faisait très peur. Le négrillon se réfugia dans les jupes de la cabaretière en répétant :

— N'na !... N'na !...

— Pauvre petit Bout-de-Réglisse, qu'allons-nous faire de toi si personne ne vient te chercher?

— Ne vous inquiétez pas, reprit l'officier, on viendra certainement avant peu. Cependant, puisqu'il semble avoir fait amitié avec vous, voudriez-vous le garder, en attendant?...

— Bien sûr que je veux le garder, le pauvre petit !

Et, se penchant vers l'enfant :

— Dis, mon petit Bout-de-Réglisse, tu veux bien rester avec moi?

Le négrillon la regarda avec de grands yeux tristes et l'entoura de ses bras comme pour lui faire comprendre sa crainte de la perdre. Deux larmes coulèrent sur ses joues luisantes. Comprenait-il le grand drame qui allait se jouer autour de lui?...





II

L'OISEAU DES HOMMES BLANCS

L'idée lui était née, un matin, en revenant de chercher de l'eau dans une calebasse. Il avait vu, dans le ciel, un grand oiseau passer très vite, sans battre des ailes, en faisant un bruit de grosse guêpe.

En arrivant à sa case, il avait demandé à sa mère quel était cet oiseau curieux, aux ailes si longues et qui volait si vite.

— Mon petit Mamadi, répondit sa N'na (1), ce que tu as vu n'est pas un oiseau de la forêt. C'est l'oiseau des hommes blancs, celui qui les emporte là-bas, dans des pays si froids que l'eau devient dure comme la pierre.

— Et comment les hommes blancs peuvent-ils grimper dessus?

(1) Les mots exotiques sont empruntés à la langue Malinke, la plus courante en Haute-Guinée.

— Je ne sais pas, Mamadi, tu demanderas à ton père; il a vu de près ces grands oiseaux.

Le soir, quand son père était rentré de la chasse, Mamadi s'était précipité vers lui.

— N'fa ! quel est ce grand oiseau qui a passé tout à l'heure sous le soleil?

Le père de Mamadi était savant. Il avait autrefois parcouru la brousse en tous sens et voyagé plus loin encore. N'était-il pas aussi le roi du village? Il expliqua à son fils que ces oiseaux étaient si grands et si lourds qu'ils ne se posaient jamais sur les arbres, pas même les arbres-bandandjous. Leurs ailes étaient plus longues que les plus longues lianes des arbres-dialas. Les hommes blancs voyageaient dans leur ventre aussi grand qu'une case.

Heureusement c'était son père qui parlait ainsi, son père en qui il avait une confiance aveugle; sans quoi, comment croire pareilles choses?

— N'fa, demanda encore Mamadi, si ces oiseaux ne peuvent se percher sur la cîme des arbres, où donc se posent-ils?

— Dans de grands champs tout plats comme les champs de riz.

— C'est bien loin d'ici?

Du doigt, le père montra la direction de la mer et dit qu'il fallait marcher longtemps, très

longtemps avant d'atteindre le grand village près duquel se trouvait le champ où les oiseaux des hommes blancs se posaient.

Mamadi regarda son père et ne dit rien. Il se contenta de pousser un long soupir, tout bas, pour lui-même, il répéta :

— Longtemps, très longtemps.

L'idée avait fait son chemin. Un matin, il partit du côté où son père avait tendu le doigt. La marche ne lui faisait pas peur. La corne de ses petits pieds était assez dure pour affronter les pistes les plus pierreuses. S'il avait faim, les bananiers étaient à portée de la main, s'il avait soif, il n'aurait qu'à presser entre ses doigts une orange juteuse. S'il avait froid... Mais non, il ne faisait pas froid au pays de Mamadi.

Il marcha tout le jour, s'arrêtant de temps en temps pour se reposer dans l'ombre douce d'un bel arbre-linké et chercher dans le ciel les ailes du grand oiseau blanc. Qu'ils devaient être heureux, les hommes blancs, de pouvoir s'élever dans le ciel tout près du soleil, comme les oiseaux-guébéreleins qui volent si haut !

Le soir venu, quand le soleil tomba tout d'un coup derrière la forêt, il fut tout étonné que le temps eût passé si vite. Il s'endormit près d'une case, pour être à l'abri des bêtes sauvages qui craignent le voisinage des hommes.

Le lendemain, dès l'aube, il reprit sa route. Par endroits, la piste était si douce aux pieds qu'il ne résistait pas au plaisir de trottiner. C'était la première fois qu'il partait loin de son



Il marcha tout le jour.

village. Il n'avait pas peur. En vrai petit noir, aux sens développés, il retrouverait son chemin... Et que de choses à raconter en rentrant à sa case !

La piste se faisait maintenant plus dure, plus large aussi. Les cases rencontrées étaient plus

belles; certaines couvertes de tôle au lieu de paille, ce qui représentait un grand luxe puisque dans tout le village de Mamadi la case de son père était la seule ainsi coiffée.

Après une deuxième, puis une troisième nuit sous les grands arbres, il arriva en vue d'un grand village, un village curieux où des maisons de bois et même de pierre se mêlaient aux cases de terre battue. Etait-ce là le grand village dont avait parlé son père?

Intimidé, il s'arrêta, s'assit en bordure d'un champ de riz et attendit. Quoi?... il n'aurait su le dire.

Tranquillement, il grignota quelques grains de riz encore tendres parce qu'à peine mûrs. De longues heures passèrent mais pour Mamadi le temps ne comptait guère quand il n'arrivait rien. D'ailleurs pour lui le temps se mesurait à la course du soleil dans le ciel et ce jour-là de gros nuages cachaient le ciel. Il pensait seulement, dans son âme d'enfant, que l'oiseau des hommes blancs ne pouvait manquer de venir puisque lui, Mamadi, avait fait tant de chemin pour le voir.

Aussi quand, à la tombée de la nuit, celui-ci apparut soudain, dans un bourdonnement effroyable, Mamadi poussa des cris de joie et se mit à rire de toutes ses dents.